



HAL
open science

Peut-on penser l'objectivité sans l'espace?

Elisabeth Pacherie

► **To cite this version:**

Elisabeth Pacherie. Peut-on penser l'objectivité sans l'espace?. Francis Wolff. Philosophes en liberté - Positions et Arguments 1, Paris: Ellipses, pp.46-66, 2001. ijn_00000243

HAL Id: ijn_00000243

https://hal.science/ijn_00000243

Submitted on 28 Oct 2002

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Pacherie, E. 2001. Peut-on penser l'objectivité sans l'espace? In F. Wolff (éd.), *Philosophes en liberté - Positions et Arguments 1*, Paris : Ellipses, pp. 46-66.

PEUT-ON PENSER L'OBJECTIVITÉ SANS L'ESPACE?

Elisabeth PACHERIE

pacherie@ehess.fr

Les notions d'espace et d'objectivité sont pour nous si intimement liées qu'il semble quasiment impossible d'avoir une conception d'un monde objectif, dont l'existence soit indépendante de l'expérience que nous en avons, qui ne soit pas un monde d'objet pris dans un système de relations spatiales. Selon la formule kantienne, l'espace est la forme du sens externe. Mais l'idée d'espace et celle d'objectivité sont-elles vraiment indissociables et si oui, quelle est exactement la nature de cette connexion intime qui les lie? Je voudrais ici essayer de poursuivre la réflexion sur le caractère nécessaire et premier de cette relation entre espace et objectivité, en prenant pour fil-conducteur une approche développée par le philosophe britannique Peter Strawson. Dans son ouvrage *Individuals*, Strawson se propose de décrire et d'analyser les traits les plus généraux de notre schème conceptuel, autrement dit la manière dont se structurent et s'articulent les concepts fondamentaux à travers lesquels nous pensons le monde. Il soutient que notre conception d'un monde objectif, dont l'existence soit indépendante de l'expérience que nous en avons, est celle d'un monde constitué d'objets matériels — de particuliers objectifs réidentifiables — pris dans un système de relations spatio-temporelles. Strawson se demande toutefois s'il est possible d'imaginer un schème conceptuel qui pourrait nous procurer un système de particuliers objectifs et réidentifiables, mais qui, à la différence du nôtre, ne ferait pas intervenir de schème spatial et n'aurait pas les particuliers matériels comme particuliers de base. En d'autres termes, une ontologie qui admet, outre des entités mentales, des entités dont l'existence soit indépendante de la pensée doit-elle ou non nécessairement concevoir celles-ci comme des particuliers matériels localisés dans l'espace et dans le temps? Strawson a tenté de répondre à cette question en considérant le cas d'êtres dont l'expérience serait purement auditive. Serait-il possible pour de tels êtres d'avoir un schème conceptuel

admettant des particuliers objectifs et si oui quelle forme ce schème pourrait-il prendre et quelles propriétés devraient posséder leur expérience auditive?

Ainsi que le souligne Strawson, le but d'un tel exercice n'est pas de se livrer à des spéculations ésotériques sur des êtres hypothétiques mais de clarifier et d'approfondir notre compréhension de notre propre schème conceptuel. Lui-même soutient que l'idée d'un monde objectif ne pourrait recevoir d'application dans l'expérience purement auditive de tels êtres hypothétiques à moins que cette expérience ne leur fournisse au moins un analogue de l'espace. L'analyse des conditions que doit satisfaire un tel analogue devrait nous éclairer sur la force du lien entre objectivité et espace et nous permettre de distinguer entre ce qui dans notre propre schème conceptuel présente un caractère nécessaire et ce qui est simplement contingent. Je commencerai par retracer dans ses grandes lignes l'analyse que Strawson propose de notre schème conceptuel dans le premier chapitre de son ouvrage. J'examinerai ensuite sa proposition sur ce en quoi pourrait consister un analogue de l'espace dans une expérience purement auditive et j'essaierai de montrer que cette proposition n'est pas satisfaisante. Je suggérerai alors une autre manière de construire l'analogie désirée et j'essaierai d'en tirer un certain nombre d'enseignements quant à la nature de la relation entre espace et objectivité.

1. Espace et objectivité dans notre schème conceptuel

L'idée qu'existe un monde objectif contenant des choses particulières dont l'existence est indépendante de nous et qui peuvent constituer des objets possibles de notre expérience est un élément central de notre schème conceptuel. Strawson souligne qu'une condition nécessaire de la distinction que nous opérons entre nous-mêmes et nos propres états et des particuliers objectifs qui peuvent être des objets d'expérience mais qui existent indépendamment du fait d'être perçus est la possibilité d'une réidentification à travers le temps de ces particuliers. Autrement dit, l'idée de particuliers objectifs existant indépendamment de nous et donc indépendamment du fait d'être perçus suppose la capacité d'identifier un particulier rencontré en une occasion comme étant le même individu qu'un particulier rencontré en une autre occasion. La notion d'identité qui est en jeu ici est la notion d'identité numérique et non simplement la notion d'identité qualitative. La seule capacité d'identifier comme étant qualitativement identiques deux particuliers perçus à des moments différents ne nous donne pas l'idée d'existence non perçue. Seule la capacité

d'identifier deux particuliers perçus en des occasions différentes comme numériquement identiques nous donne cette idée.

Dans notre schème conceptuel l'idée d'identité numérique va de pair avec la capacité de situer des particuliers dans un système de relations spatio-temporelles. L'idée centrale pour nous est celle d'un schème spatial d'objets à travers lequel nous nous déplaçons mais que nous ne pouvons jamais embrasser dans sa totalité. L'idée de l'existence de particuliers non perçus est ainsi l'idée selon laquelle il y a des lieux dans lesquels ces objets peuvent être perçus, mais dans lesquels nous ne nous trouvons pas à ce moment placés. Comme le dit Strawson, cette idée nous fournit la dimension non temporelle nécessaire pour caser les objets qui sont supposés exister de manière continue pendant qu'ils ne sont pas observés. Ce système de relations spatio-temporelles joue un rôle-clé dans l'identification et la réidentification des particuliers en vertu de sa portée générale: "Tout particulier soit a sa place dans ce système, soit est d'une espèce dont les membres ne peuvent en général être identifiés sinon par référence à des particuliers d'autres espèces qui y ont leur place; et tout particulier qui a sa place dans le système y a une place unique." (1959: 25-26). En outre, ce système de relations spatio-temporelles est unifié en ce sens que, pour deux particuliers quelconques qui ont leur place dans le système, il est toujours pertinent non seulement de se demander quelle est leur relation spatiale à un moment donné, mais également de se demander quelle est la relation spatiale que l'un à un moment quelconque de son histoire entretient avec l'autre à un moment quelconque différent de son histoire. Autrement dit, nous avons un système où deux particuliers quelconques peuvent toujours être reliés à la fois spatialement et temporellement l'un à l'autre. La possession d'un tel schème nous donne les moyens d'énoncer la condition d'une distinction entre identité qualitative et identité numérique. Nous disons qu'un objet x, en un temps et un lieu donné, est le même individu qu'un objet y, en un autre temps et lieu, si nous pensons qu'existe un ensemble continu de lieux entre ces deux lieux, tels que x se trouvait en chaque lieu successif de cette série de lieux à des moments successifs entre ces deux moments, et tel que y se trouvait, au même moment au même lieu. Autrement dit, les trajectoires spatio-temporelles de x et y sont indistinguables.

Strawson attire notre attention sur trois aspects essentiels de notre schème conceptuel. Premièrement, nos critères de réidentification doivent tenir compte d'un certain nombre de faits liés à notre finitude: à savoir que nous ne pouvons jamais observer la totalité du réseau spatial que nous utilisons, qu'il n'y a aucune partie de ce réseau que nous soyons en mesure d'observer de façon continue et que nous n'occupons pas nous-mêmes une position fixe

dans ce réseau. Il s'ensuit qu'une condition pour que nous ayons ce schème conceptuel est l'acceptation inconditionnelle de l'identité des particuliers dans au moins certains cas d'observation non-continue. Sans cette acceptation nous n'aurions pas l'idée d'un unique système de relations spatio-temporelles, mais l'idée d'un système nouveau et indépendant des autres pour chaque nouvelle tranche d'observation continue. Deuxièmement, dans notre schème conceptuel, il n'y a pas de priorité de l'identification et de la distinction des lieux sur l'identification et la distinction des choses, mais dépendance mutuelle entre les deux types d'identifications et de distinctions. Ainsi, par exemple, la question de savoir si telle chose est ou non au même endroit qu'auparavant dépend du choix que nous avons fait de certains repères pour fixer un cadre de référence. Enfin, troisièmement, ce cadre spatio-temporel n'est pas extérieur à la réalité qu'il organise. Pour qu'il soit applicable, il est nécessaire que certains éléments de notre expérience possèdent des caractéristiques fondamentales qui rendent possible et naturelle cette organisation. Autrement dit, il faut qu'existent des objets à trois dimensions dotés d'une certaine durée dans le temps, accessibles à l'observation et dotés collectivement de suffisamment de diversité, de richesse, de stabilité et de durée pour contrebalancer les limitations de nos moyens d'observation. L'idée d'un schème organisateur spatio-temporel va donc de pair avec l'idée que les corps matériels constituent la catégorie fondamentale de particuliers. Précisons bien qu'en disant que les particuliers matériels constituent la catégorie fondamentale de particuliers, Strawson n'entend soutenir ni que seuls ceux-ci existent véritablement ou sont pleinement réels, ni que les autres types de particuliers leur sont réductibles. Les particuliers matériels sont simplement fondamentaux relativement à la question de l'identification des particuliers. En résumé donc, notre schème conceptuel nous procure un système de particuliers objectifs et réidentifiables dans lequel l'identification repose sur la localisation dans un système spatio-temporel unitaire et les particuliers matériels constituent les particuliers de base en tant qu'il sont directement identifiables en termes spatio-temporels.

2. Le monde sonore de Hero: l'objectivité sans l'espace?

La question sur laquelle se penche ensuite Strawson est de savoir si et comment il pourrait en être autrement. L'idée d'un schème conceptuel qui comme le nôtre serait en mesure de procurer un système de particuliers objectifs et réidentifiables mais où, à la différence du nôtre, l'identification ne reposerait pas sur la localisation dans un schème spatio-temporel et où les corps matériels ne seraient pas les particuliers de base, est-elle une

idée intelligible? Plus brièvement, l'idée d'un monde objectif mais non spatial et dépourvu de corps matériels a-t-elle un sens? Pour comprendre l'enjeu de l'expérience de pensée à laquelle se livre Strawson, il est utile d'en examiner les rapports avec le débat philosophique entre réalisme spatial et phénoménisme. Je m'appuierai pour ce faire sur l'analyse qu'en donnent Casati et Dokic (1994: 119 sq.). Le désaccord entre réaliste et phénoméniste porte sur l'explication que l'on doit donner du caractère successif de nos expériences perceptives. Selon le défenseur du réalisme spatial, le monde, indépendant de l'esprit, est constitué d'objets localisés dans l'espace, qui est lui-même un système de relations indépendantes de l'esprit, et la succession de nos expériences doit se comprendre comme la présentation d'un monde spatial. Pour le phénoméniste en revanche, nulle réalité n'a à être postulée en dehors de l'esprit et de ses lois. La succession de nos expériences "témoigne de lois naturelles qui ne régissent que processus et actes mentaux" (pp. 119-120). Dans une optique réaliste, l'explication d'un acte de perception requiert d'une part l'existence dans l'espace de l'objet perçu et d'autre part que la localisation dans l'espace de cet objet soit voisine de celle de l'observateur. Dans une optique phénoménaliste, en revanche, l'explication d'un acte de perception fait intervenir des régularités nomologiques entre expériences perceptives et fait du contenu de cet acte une instantiation de l'une de ces régularités.

La description donnée par Strawson de notre schème conceptuel manifeste clairement que notre métaphysique spontanée est une forme de réalisme spatial. L'objectif de Strawson va donc être de tester la force de la connexion entre objectivité et espace. En d'autres termes ne peut-il y avoir de réalisme que spatial? Une expérience qui serait dépourvue d'information spatiale pourrait-elle néanmoins être conçue comme expérience d'un monde objectif ou ne serait-elle explicable qu'en termes phénoménistes?

Apportons immédiatement une double précision quant aux limites à l'intérieur desquelles Strawson définit son enquête. Premièrement, Strawson souligne qu'il ne prend pas en compte la possibilité que la notion d'objectivité doive reposer sur l'accord interpersonnel. Il n'écarte pas *a priori* une telle possibilité, mais l'idée d'objectivité qui l'intéresse est celle qui correspond à "la distinction entre les événements, processus, états ou conditions particulières qui sont nos propres expériences ou états de conscience et les particuliers qui ne sont pas des expériences ou états de conscience nous appartenant à nous-mêmes ou à autrui mais qui peuvent néanmoins être des objets de telles expériences" (1959: 61). Deuxièmement, comme nous l'avons vu tout à l'heure, l'idée d'objets réidentifiables est implicite dans l'idée d'objectivité ainsi conçue. Pour que soit possible la distinction entre nous-mêmes et nos propres états et d'autres particuliers susceptibles d'être des objets

de connaissance ou d'expérience, il est au moins nécessaire que des critères de réidentification des particuliers puissent être énoncés et satisfaits. Il est toutefois possible que cette condition, quoique nécessaire, ne soit pas suffisante et que l'idée d'une distinction entre le subjectif et l'objectif suppose également l'idée d'un observateur lui-même situé dans le monde dont il fait l'expérience. Cette question est examinée par Strawson dans un deuxième temps. Mais il se concentre pour commencer sur la question de savoir s'il pourrait exister un schème conceptuel autre que le nôtre qui ferait place au concept de particulier réidentifiable et c'est cette question qui nous intéressera ici.

Strawson met en scène cette question en imaginant un être dont l'expérience serait purement auditive et ainsi, selon lui, dépourvue d'information spatiale¹ et se demande si un tel être, qu'à la suite d'Evans (1985) nous appellerons désormais Hero, pourrait avoir un schème conceptuel où il y aurait place pour un concept de particulier réidentifiable et donc pour une distinction entre identité qualitative et identité numérique. Or, l'idée de particuliers réidentifiables va de pair avec l'idée de la continuation d'existence d'un particulier durant le temps qu'il n'est pas observé. Dans notre schème conceptuel habituel, l'espace nous fournit la dimension non-temporelle nécessaire pour caser les objets qui sont supposés exister de manière continue pendant qu'ils ne sont pas observés: l'idée de l'existence de particuliers non perçus est l'idée selon laquelle il y a des lieux dans lesquels ces objets peuvent être perçus, mais dans lesquels nous ne nous trouvons à ce moment placés.

Strawson en conclut que, pour que l'idée d'existence non perçue ait une application dans une expérience purement auditive, il est nécessaire que celle-ci comporte les matériaux nécessaires à la mise en place d'un analogue de l'espace. Il suggère qu'on aura cet analogue si l'on suppose que cette expérience purement auditive possède les caractéristiques suivantes: chaque expérience d'un phénomène auditif particulier est accompagnée de l'expérience de ce qu'il appelle un maître-son, autrement dit, un son constant dont les variations progressives de hauteur permettrait au sujet de se situer dans l'espace sonore. La variation continue de hauteur du maître-son constituerait alors l'analogue d'une dimension

¹ Strawson soutient qu'un concept purement auditif d'espace est une impossibilité et que notre capacité de localiser spatialement les sons ou de leur assigner une distance dépend de l'existence de corrélations entre certains traits de notre expérience auditive et certains autres traits non-auditifs de notre expérience perceptive. Comme le souligne Proust (1997), il semble qu'en fait l'expérience de la disparité binaurale nous permette par elle-même de localiser les sons indépendamment de corrélations avec d'autres aspects de notre expérience. Toutefois, l'information spatiale délivrée par la disparité binaurale peut être neutralisée par le port d'un casque ou plus simplement en supposant que nos êtres hypothétiques ne sont dotés que d'une seule oreille.

spatiale et la hauteur du maître-son à un moment donné déterminerait un analogue auditif de ce que serait la position dans le monde sonore à ce moment-là. Ceci permettrait de concevoir le monde sonore comme contenant de nombreux particuliers non-entendus à un moment donné mais qui auraient pu l'être à partir d'autres positions sur le maître-son. Nous aurions ainsi un critère de distinction entre identité numérique et identité qualitative. Deux expériences sonores qualitativement identiques entendues en des moments différents seront considérées comme numériquement identiques si elles sont associées à la même hauteur du maître-son et comme numériquement distinctes si elles sont associées à des hauteurs différentes du maître-son.

Toutefois, l'utilisation faite par Strawson du maître-son pour introduire dans le monde sonore un analogue de l'espace a fait l'objet des critiques de Evans (1985) qui en souligne plusieurs faiblesses. Tout d'abord, Evans note que dans la mesure où des sons qualitativement identiques sont distingués par leur localisation à des hauteurs différentes du maître-son, on peut penser que Strawson n'a pas établi une distinction véritable entre identité numérique et identité qualitative. Les différents niveaux de hauteurs du maître-son étant qualitativement distinguables, les présentations auditives de sons numériquement distincts ne sont jamais qualitativement indistinguables.

Evans reproche encore à Strawson de n'avoir pas vu que la question de la réidentification ne se pose pas dans les mêmes termes selon que l'on considère un élément sonore qui persiste dans le temps ou un processus auditif qui est étendu dans le temps. La notion de réidentification utilisée dans le monde sonore n'est comparable à la notion de réidentification de particuliers telle que nous l'entendons dans notre propre schème conceptuel que pour autant que nous considérons seulement la persistance dans le temps d'un élément sonore. Appliquée aux processus, la notion de réidentification prend un sens différent: "nous réidentifions un processus quand nous soutenons qu'une occurrence rencontrée à un moment fait partie du même processus qu'une occurrence rencontrée à un autre moment" (1985: 257-258). En revanche, la réidentification d'un objet ne fait pas intervenir la distinction partie-tout. Nous supposons qu'un objet est à la fois présent tout entier en une occasion et littéralement identique avec un objet présent tout entier en une autre occasion.

En outre, Evans reproche à Strawson d'avoir commis une pétition de principe contre l'idée d'un monde non-spatial en supposant que l'objectivité allait de pair avec la possibilité qu'existent *simultanément* des particuliers qualitativement identiques mais numériquement distincts. Si seul un monde spatial autorise l'existence simultanée d'instantiations distinctes

d'un même universel, il est évident que pour trouver dans une expérience sonore un analogue de la distinction entre identité numérique et identité qualitative, il faudra également y introduire un analogue d'espace. Les deux premiers reproches qu'Evans adresse à Strawson me paraissent fondés. Son autre reproche — l'accusation de pétition de principe — est aussi juste en un sens. Il est sans doute vrai que la question de la possibilité de l'objectivité dans les termes où elle est posée par Strawson ne peut être résolue positivement qu'en introduisant dans l'expérience auditive un analogue de l'espace. Ce n'est pas dire pourtant que la démarche de Strawson soit sans intérêt, car le but de ce détour par une expérience purement sonore, est, rappelons-le, d'approfondir notre compréhension de notre propre schème conceptuel. Or un analogue de l'espace n'est pas l'espace lui-même. Qui dit analogie, dit aussi disanalogie. La forme même que peut prendre l'analogie de l'espace dans un univers sonore peut nous éclairer sur le caractère nécessaire ou contingent de tel ou tel aspect de notre propre schème conceptuel et de la connexion entre espace et objectivité.

3. Espaces sonores et contraintes de l'objectivité

Plutôt donc que de suivre la voie réformatrice proposée par Evans, je vais m'efforcer de reprendre l'enquête dans les termes où elle est formulée par Strawson mais en essayant d'introduire un analogue de l'espace qui soit plus convaincant que le maître-son, puisque celui-ci ne permet pas d'opérer une distinction authentique entre identité numérique et identité qualitative. La faiblesse de la construction strawsonienne tient à ce qu'une même propriété — la hauteur des sons — se voit attribuer un double rôle. Elle opère à la fois comme déterminant qualitatif des divers sons entendus et comme déterminant de leur localisation — à travers les différentes hauteurs possibles du maître-son — et en conséquence comme déterminant de l'identité numérique. Mais puisque la hauteur est un déterminant qualitatif des sons autres que le maître-son, les distinctions qu'elle permet d'opérer entre les différentes positions du maître-son sont également qualitatives. Pour éviter cet écueil et définir un véritable critère d'identité numérique, il nous faudra donc définir un schème d'individuation ontologique qui opère une partition stricte entre les propriétés utilisées pour la détermination de l'identité qualitative et les propriétés utilisées pour la détermination de l'identité numérique. C'est ce qui se passe dans notre propre schème conceptuel. Pour bien voir qu'il en est ainsi, il nous faut distinguer deux types de propriétés spatiales: les propriétés de localisation dans l'espace et les propriétés de forme qui consistent en certains rapports de grandeur sur les trois dimensions de l'espace. Pour le

dire très schématiquement, au niveau de base de notre propre schème conceptuel, les propriétés de localisation spatio-temporelle sont affectées à l'identification numérique et les autres propriétés, dont les propriétés de forme, à l'identification qualitative. Dans un univers purement sonore, c'est-à-dire par hypothèse dénué de propriétés spatiales, l'identification de particuliers sonores objectifs suppose une autre partition des propriétés qui se différencie de notre schème courant en ce que des propriétés affectées dans notre schème à l'identification qualitative doivent alors être affectées à l'identification numérique. En conséquence, les particuliers d'un univers purement sonore ne seront pas identifiables aux particuliers sonores tels que nous les concevons dans notre propre schème, puisque certaines des propriétés qualitatives de nos particuliers sonores seront dans un univers sonore des propriétés affectées à l'identification numérique.

Strawson a donc commis l'erreur de considérer que pouvaient être candidats aux rôles de particuliers dans un univers purement sonore les mêmes entités sonores qui ont ce statut dans notre propre schème conceptuel. Ce faisant, il prête le flanc à la seconde critique qui lui adresse Evans qui est de n'avoir pas vu que la question de la réidentification ne se pose pas dans les mêmes termes selon que l'on considère un élément auditif qui persiste dans le temps ou un processus auditif qui est étendu dans le temps. Pour éviter cette critique, il nous faut réintroduire dans l'univers sonore une distinction analogue à la distinction mise en évidence par Strawson dans notre propre schème conceptuel entre particuliers de base directement identifiables et d'autres catégories de particuliers (événements, processus, états et conditions) qui en général ne peuvent être identifiés qu'indirectement, par référence à d'autres types de particuliers. L'introduction d'une telle distinction dans un univers purement sonore nous amènera à concevoir les processus comme des particuliers dépendants.

Sur la base de ces remarques, essayons maintenant d'énoncer de manière plus précise quelles caractéristiques devrait posséder une expérience purement sonore et quel schème conceptuel devrait-être mis en œuvre pour que soit possible la réidentification de particuliers objectifs.

Nous avons souligné que la réidentification des particuliers, et donc la possibilité d'une distinction entre identité qualitative et identité numérique demande, d'une part, comme l'indique Strawson lui-même, l'existence d'une dimension autre que temporelle où caser les objets qui sont supposés exister de manière continue pendant qu'il ne sont pas perçus et, d'autre part, ce qu'en revanche Strawson n'a pas vu, qu'on opère une partition stricte entre propriétés affectées à l'identification qualitative et propriétés affectées à

l'identification numérique. Dans l'univers qui nous intéresse, outre le temps, trois types de propriétés fondamentales peuvent être distinguées: la hauteur, l'intensité et le timbre. De ces trois propriétés, les deux premières sont dimensionnelles, c'est-à-dire susceptibles de variations continues. Il semble en revanche sinon impossible du moins plus difficile d'agencer systématiquement en série les timbres. Comme, d'une part, outre la dimension temporelle, une autre propriété dimensionnelle au moins doit être affectée à l'identification numérique et comme, d'autre part, la distinction entre identité numérique et identité qualitative n'aurait pas de sens si une propriété au moins n'était pas affectée à l'identification qualitative, nous avons trois possibilités théoriques consistant à affecter soit la hauteur, soit l'intensité, soit à la fois la hauteur et l'intensité à l'identification numérique. Dans un monde sonore où la hauteur serait affectée à l'identification numérique, il nous faudrait distinguer entre deux types de propriétés de hauteur, la localisation tonale, Do # 3 par exemple, et la forme ou l'épaisseur tonale, occuper un intervalle de tierce mineure par exemple. Cette distinction correspond à la distinction opérée par le musicologue Pierre Schaeffer (1966) entre site tonal et calibre tonal. Les particuliers ne seront pas les sons tels que nous les concevons dans notre propre schème conceptuel, par exemple un Do dièse, mais des entités caractérisées par leur calibre tonal, leur timbre et leur intensité, un cluster de calibre de tierce par exemple. Deux éléments sonores auront le même type qualitatif à condition d'avoir même timbre, même intensité et même calibre tonal, ceci indépendamment de leur site tonal.

Il nous faut maintenant examiner quelles contraintes supplémentaires doivent être satisfaites pour que l'un ou l'autre de ces schèmes d'individuation soit applicable à une expérience purement auditive. Ces contraintes sont de deux types. Elles se rapportent pour les unes au contenu de cette expérience et pour les autres aux capacités de son sujet, Hero. Commençons par le premier type de contraintes. Ainsi que le note Strawson, notre propre schème ne serait pas ce qu'il est si n'existaient pas des objets tridimensionnels dotés de suffisamment de diversité, richesse, stabilité et durée. De la même manière, une expérience sonore complètement chaotique ne permettrait pas la réidentification de particuliers. Pour qu'une expérience purement sonore puisse être conçue comme l'expérience de particuliers objectifs, il faut donc qu'un certain type de stabilité s'y manifeste et le choix du système relationnel organisant cette expérience dépendra du type de stabilité rencontré. Selon que les formes stables seront essentiellement des formes tonales ou des formes d'intensité ou encore des complexes de celles-ci, le monde sonore pourra être organisé selon la dimension de la hauteur, de l'intensité ou bien l'une et l'autre. Imaginons que notre univers sonore possède

les caractéristiques suivantes, caractéristiques que nous décrivons pour l'instant de notre point de vue d'observateurs extérieurs et non du point de vue du sujet de cette expérience. Il est peuplé de clusters, caractérisés par leur calibre tonal, leur timbre, leur intensité et leur densité. La densité est ici définie par l'intervalle entre les notes formant le cluster. On supposera, par exemple que chaque cluster a sa densité propre, depuis les clusters chromatiques, les moins denses, jusqu'à des clusters infra-chromatiques centiques, les plus denses (Un cent est la centième partie d'un demi-ton, soit $1/1200$ d'une octave). Les clusters peuvent se déplacer: quand ils se déplacent, ils décrivent une trajectoire continue sur la dimension des hauteurs. Leurs déplacements s'effectuent à vitesse constante, sauf lorsqu'il y a un changement de direction, il y a alors décélération, arrêt et accélération après le changement de direction jusqu'à ce qu'ils retrouvent leur 'vitesse de croisière'. Chaque cluster est donc en outre caractérisé par sa vitesse propre (l'intervalle tonal parcouru en un temps donné)

Dans un tel monde sonore, les particuliers de base seront des clusters caractérisés par leur calibre tonal, leur timbre, leur intensité, leur densité et leur vitesse de déplacement. Deux particuliers seront donc qualitativement identiques, s'ils ont en commun ces cinq propriétés et néanmoins numériquement distincts s'ils n'occupent pas le même site tonal au même moment. On notera en outre que, puisque la localisation tonale n'est pas constitutive de l'identité qualitative, deux objets qualitativement identiques peuvent en principe exister simultanément. L'analogie auditive du déplacement dans l'espace est le *glissando*. Les contraintes de densité et de déplacement ont été introduites pour permettre la résolution de problèmes d'individuation des objets sonores. On notera tout d'abord que si, dans notre schéma spatial ordinaire, les déplacements des objets matériels dans l'espace n'obéissaient pas à certaines contraintes, il nous serait impossible de déterminer si un particulier rencontré en un lieu et un temps donné est le même individu qu'un particulier qualitativement identique rencontré en un autre temps et lieu. Nos critères d'identification dans un tel cas reposent sur le fait que les déplacements des objets matériels forment des trajectoires continues dans l'espace-temps. Le déplacement par *glissando*, nous fournit un analogue auditif de cette propriété. Deuxièmement, les caractéristiques de vitesse et de densité permettent de distinguer le cas où l'on a affaire à un unique objet et celui où l'on a affaire à deux objets de même intensité et timbre placés côte à côte. On a affaire à un objet unique si on a une densité constante du cluster et une solidarité de déplacement dans le temps des éléments qui le constituent. Si l'une ou l'autre de ces deux conditions font défaut, on a affaire à deux objets côte à côte. On notera donc que dans un tel univers, l'observation de la situation à un instant donné ne permet pas toujours à elle seule de déterminer si on a affaire à un unique

objet ou à plusieurs objets contigus. Pour déterminer si l'on a affaire à deux objets de même densité placés côte à côte ou à un unique objet, une période d'observation sera nécessaire. En outre, il n'y a pas réponse tranchée à la question de savoir si deux clusters de même densité, timbre et intensité immobiles côte à côte ou cheminant de concert pendant une période donnée demeurent deux objets distincts ou fusionnent pour former un nouvel objet. Vraisemblablement la réponse à une telle question dépendra de la période de temps pendant laquelle les deux clusters restent solidaires et de son rapport à la durée de vie moyenne d'un cluster. Cela dépendra sans doute aussi de la nature d'une scission ultérieure. Si les clusters qui résultent de cette scission ne sont pas les clusters originaux, on devra admettre qu'une fusion avait eu lieu. Enfin, on notera que les modes de déplacement des objets permettent de distinguer le cas où deux objets de même type qualitatif se croisent et celui où il se repoussent, puisque de manière générale l'inversion de la direction du mouvement, s'accompagne d'une décélération, d'un arrêt et d'une accélération.

Tournons-nous maintenant vers les contraintes concernant Hero, le sujet de cette expérience sonore. Il va nous valoir le créditer de capacités de discrimination auditive plus fines que celles que possèdent les humains si nous voulons qu'il soit capable correctement la densité d'un cluster.² Ce n'est sans doute que justice, puisque nous l'avons dépouillé de tous les autres sens. Héro doit donc être capable d'apprécier finement la distance tonale entre deux sons. Mais il nous faut discuter un point plus important. Selon Strawson, ainsi que nous l'avons vu, l'idée de particuliers non perçus est l'idée selon laquelle il existe des lieux dans lesquels ces objets existent, mais dans lesquels nous ne nous trouvons pas à ce moment placés. Cette idée nous procure la dimension non temporelle nécessaire pour caser les objets supposés exister sans être perçus. Par conséquent, pour avoir dans un univers purement auditif un équivalent de cette dimension non spatiale qui remplisse la même fonction, il ne suffit pas que nous assignions ce rôle de dimension supplémentaire à la hauteur, il faut encore que nous puissions donner sens à l'idée d'une hauteur où le sujet ne se trouve pas placé à un moment donné. Un sujet qui embrasserait simultanément l'éventail entier des hauteurs n'aurait pas l'idée d'existence non perçue. Étant pour ainsi dire omniprésent, Hero serait vis-à-vis de son univers sonore dans la même position que le Dieu newtonien vis-à-vis de l'espace: ce monde sonore serait en quelque sorte son sensorium. Ainsi, pour que la hauteur puisse jouer le rôle que nous souhaitons lui assigner, il nous faut

² Il semblerait néanmoins que certains musiciens exercés soit capables de discriminer des sons qui ne sont séparés en hauteur que par un intervalle de deux cents (Pierce, 1983: 70).

supposer un Hero qui, d'une part, ne pourrait entendre à un moment donné que les particuliers sonores situés sur une certaine portion de la dimension des hauteurs, par exemple dont le champ perceptif soit limité à un intervalle correspondant à une octave, et qui, d'autre part, pourrait se déplacer le long de cette dimension.

Mais une telle supposition ne nous met-elle pas en butte aux objections que font Evans et Strawson à l'utilisation de la notion de réceptivité? L'objection de Strawson, telle que la résume Evans est une objection de circularité. Le jugement selon lequel notre appareil sensoriel n'est pas réceptif doit s'appuyer sur l'idée selon laquelle il y a quelque chose à entendre. Autrement dit, il présuppose l'idée d'une existence objective. Mais si tel est le cas, on ne peut s'appuyer sur la notion de réceptivité pour établir l'existence d'une réalité objective. Evans concède l'existence d'une circularité entre l'idée de réceptivité et celle d'objectivité qui se présupposent mutuellement et il admet que toute théorie se construisant avec l'aide de ces deux idées aura nécessairement un caractère holiste. Toutefois selon lui cette circularité n'est pas vicieuse en principe. Elle est notamment présente dans notre propre schème spatial. Le cours changeant de notre expérience nous permet de dire que nous avons changé de position, mais seulement si nous avons une carte d'un monde relativement stable. Cette carte à son tour ne peut avoir été établie et être révisée que parce que nous avons adopté un certain point de vue sur la nature de nos déplacements (quand ils se produisent et en quelle direction). L'objection d'Evans à l'utilisation de la notion de réceptivité dans le cadre d'un univers purement sonore, n'est donc pas que cette idée recèle une circularité, mais que le cercle est dans ce cas trop petit.

Dans le cas de notre schème spatial ordinaire, le cercle est assez grand. Autrement dit, s'il est vrai que pour décider si oui ou non nous avons changé de position et si par conséquent le changement de notre expérience signale ou non un changement objectif en un lieu donné, il nous faut tenir pour acquises certaines propositions sur le monde, ces propositions ne sont toutefois pas les propositions sur le monde dont nous cherchons à établir la vérité ou la fausseté, mais des propositions concernant les lieux adjacents. Toutefois selon Evans, nous aurons un cercle trop étroit dans un univers purement sonore si pour donner sens à l'idée de l'existence d'un son non perçu, correspondant à un conditionnel contrefactuel de la forme: "si j'avais été réceptif, j'aurais/ n'aurais pas entendu tel son", la seule conception possible que Hero peut avoir de sa réceptivité à cet instant est simplement d'être capable d'entendre ce son. Le conditionnel est alors en effet une tautologie vide de la forme "si j'avais/n'avais pas entendu tel son, j'aurais/n'aurais pas entendu ce son".

La question qui se pose est donc de savoir si notre univers sonore peut échapper non pas à l'objection de circularité, mais à l'objection de circularité étroite. Il me semble que oui, si l'on suppose que l'univers sonore considéré est suffisamment stable, autrement dit, que tous les clusters ne sont pas perpétuellement en mouvement. Il nous est alors possible de donner une interprétation non étroitement circulaire d'un conditionnel contrefactuel du type: "si Héro avait été réceptif, il aurait perçu tel objet sonore", puisqu'on peut le paraphraser ainsi: "Si Héro avait entendu un cluster de type A, il aurait simultanément entendu un cluster de type B à proximité", le cluster de type A étant un élément relativement stable de l'univers sonore.

Reste à aborder un troisième point. Nous avons doté Hero d'une capacité de discrimination fine des hauteurs lui-permettant d'apprécier la densité des clusters. Mais est-ce à dire qu'il faille lui prêter une oreille absolue, c'est à dire une capacité d'évaluation cardinale des hauteurs. S'il possède l'oreille absolue, Hero pourra identifier le lieu où il se trouve indépendamment d'une identification des objets sonores qui s'y trouvent (mais non toutefois en l'absence de tout son). Il lui sera donc possible de se situer absolument dans le monde sonore et il ne pourra éventuellement être désorienté que pour autant qu'aucun son n'est présent sur l'intervalle de hauteurs auquel il est réceptif. Il y aurait alors rupture de l'analogie avec notre propre schème conceptuel où l'identification des lieux et identification des objets sont mutuellement dépendantes en un sens plus fort. Il va nous falloir examiner si une telle rupture de l'analogie avec notre schème conceptuel conduit à une réduction phénoméniste et ainsi rend impossible la réidentification de particuliers objectifs. C'était en effet un reproche adressé par Evans à Strawson dont l'univers auditif balisé par le maître-son formait un espace absolu et non un réseau constitué par les relations spatiales de ses occupants. Cela, selon Evans « ouvre le schème tout entier à la réduction phénoménaliste la plus directe, puisque 'God save the Queen se joue maintenant à la position l' est apparemment équivalent à 'Si le maître-son de hauteur l était entendu, *God save the Queen* serait entendu' » (1985: 254). Il semble que si nous accordons à Hero une capacité d'appréciation cardinale des hauteurs, le conditionnel contrefactuel que nous avons pris pour exemple tout à l'heure soit passible d'une reformulation de même type. Dans notre conditionnel "Si Héro avait entendu un cluster de type A, il aurait simultanément entendu un cluster de type B à proximité" le cluster A fournissait un repère stable. Si l'on peut en évaluer cardinalement la hauteur et dire qu'il est à la hauteur l, notre contrefactuel peut recevoir la reformulation suivante: "Si un son de hauteur l était entendu, le cluster B serait entendu", ce qui semble ouvrir également le schème à une réduction phénoméniste. On

notera toutefois une asymétrie entre l'univers sonore balisé par le maître-son tel qu'il est décrit par Strawson et la description qui vient d'être donnée ici de l'univers sonore. Dans la construction de Strawson, les particuliers sonores, *God save the Queen* par exemple, sont immobiles en ceci qu'une condition de l'identité numérique d'un particulier entendu en deux occasions est précisément qu'il soit entendu à la même hauteur du maître-son. Or la construction ici proposée ne fait pas intervenir cette restriction; les particuliers sonores sont au contraire mobiles et leurs déplacements quoique soumis à certaines contraintes ne sont pas entièrement déterminés par elles. Il s'ensuit que, si l'on accorde une capacité de localisation absolue au sujet de l'expérience auditive telle qu'elle est ici construite, la réduction phénoméniste sera possible, même si elle n'est pas aussi directe que dans la construction de Strawson³. Il me semble qu'il existe au moins deux manières d'éviter la réduction phénoménaliste. La plus radicale consiste à refuser à Héro la capacité d'évaluer cardinalement les hauteurs. Ceci n'a rien d'inconcevable en principe. A l'exception des personnes qui ont ce que l'on appelle l'oreille absolue, la plupart des humains sont eux-mêmes incapables d'évaluer cardinalement les hauteurs mais peuvent seulement juger de relations entre hauteurs. L'analogie entre l'appréhension qu'a Héro de la dimension des hauteurs et celle que nous avons de l'espace dans notre schème ordinaire est alors très étroite: dans un cas comme dans l'autre, il n'y a pas capacité de localisation absolue, mais seulement capacité d'évaluation des distances entre objets. L'autre voie possible consiste à accorder l'oreille absolue à Héro mais à modifier le contenu de l'univers sonore de manière à ce que cette capacité soit sans emploi, autrement dit ne permette pas de repérage. Pour cela, il nous faut supposer que tous les objets sonores sont mobiles le long de la dimension des hauteurs, mais qu'un grand nombre d'entre eux se meuvent relativement solidairement quoique selon une trajectoire aléatoire. La stabilité d'un tel monde sonore tiendrait à ce que les relations de distance tonale entre un certain nombre d'objets sonores restent relativement constantes, alors même que la position tonale de chacun varie. Dans un tel univers sonore la capacité d'évaluation des hauteurs ne joue aucun rôle essentiel. Savoir que nous sommes situés à la hauteur l ne nous permet en soi aucune prédiction sur le type d'objet sonore que nous serions susceptibles de rencontrer. Autrement dit, l'espace sonore est constitué par les relations tonales entre objets sonores et la notion opératoire de position dans l'espace est

³ Le phénoménaliste devra alors en effet énoncer les régularités nomologiques qui l'intéressent sous forme disjonctive: "Si S expérience de type A, alors expérience de type B ou de type C ou ..." , puisque la position d'un objet à un instant donné n'est pas strictement prédictible.

caractérisée en termes relationnels et divorcée d'une caractérisation phénoménale qui quoique possible reste sans emploi.

En résumé, pour autant que je sois parvenue à construire un univers sonore hypothétique qui procure bien à son Hero un système de particuliers objectifs et réidentifiables, cette construction doit son succès aux caractéristiques suivantes. Premièrement, elle opère une partition stricte entre les propriétés définissant l'identité qualitative et les propriétés définissant l'identité numérique. Deuxièmement, ayant choisi d'affecter la dimension tonale à l'identification numérique, j'ai mis en place des contraintes visant à garantir que seule l'exploitation des propriétés ordinales de cette dimension tonale, par opposition à ses propriétés cardinales, soit possible ou pertinente pour le repérage des positions. Deux moyens d'aboutir à ce résultat ont été envisagés, l'un consistant à refuser à Hero l'oreille absolue et ainsi une capacité d'évaluation cardinale des hauteurs, l'autre à imposer sur le contenu de l'univers sonore des contraintes telles que seule une caractérisation relationnelle des positions, divorcée de toute caractérisation phénoménale, y soit pertinente. La troisième caractéristique de cet univers sonore est d'être construit de manière à permettre l'appréhension simultanée de plusieurs objets sonores et ainsi l'appréhension non seulement des propriétés intrinsèques de chacun des objets mais aussi de leurs propriétés relationnelles. Ainsi que Strawson lui-même le souligne, pour que nous puissions concevoir l'existence d'une réalité indépendante, il faut que nous soyons en mesure d'opérer une distinction entre l'ordre des expériences et l'ordre des objets dans l'expérience, il faut donc que les objets de l'expérience puissent être appréhendés comme existant dans une structure permanente où elles ont leur propres relations de coexistence et de succession. Pour que notre expérience puisse être conçue comme expérience d'une réalité objective, il faut qu'une telle distinction puisse y être tracée. Mais comme le souligne Evans, une expérience purement sérielle ne nous donne pas les moyens de tracer cette distinction. Toutes les relations d'ordre qu'il est possible de construire dans une telle expérience se laissent ramener à des relations temporelles. Pour qu'une distinction irréductible entre ordre des expériences et ordre des objets de l'expérience soit présentée dans l'expérience même, il faut que celle-ci autorise l'appréhension simultanée d'objets reliés entre eux. Il semble donc, comme Evans et Strawson le soutiennent, que pour que notre expérience nous procure effectivement l'idée de particuliers objectifs et réidentifiables, elle doit permettre une application directe de concept spatiaux ou quasi-spatiaux simultanés. Le monde sonore tel que je l'ai construit vise ainsi à permettre

l'application de concepts simultanés de relations tonales. C'est, me semble-t-il, l'imposition de ces trois caractéristiques — partition stricte entre propriétés affectées à la définition de l'identité numérique et propriétés affectées à la définition de l'identité qualitative, neutralisation de la cardinalité des hauteurs et simultanéité — qui permet de bloquer la menace de réduction phénoménaliste.

Références

- Casati, R. & Dokic, J. (1994). *La philosophie du son*. Paris, Éditions Jacqueline Chambon.
- Evans, G. (1985). Things without the mind. In *Collected Papers*, Oxford: Clarendon Press, pp. 249-290.
- Pierce, J. (1983). *The science of musical sound*. New York, Scientific American Books, W. H Freeman and Company. Trad. fr. de F. Berquier, *Le son musical*, Paris, Pour la Science, 1984.
- Proust, J. (1997). L'espace, les sens et l'objectivité. In J. Proust (éd.), *Perception et Intermodalité, Approches actuelles du Problème de Molyneux*. P.U.F, Paris.
- Schaeffer, P. (1966). *Traité des objets musicaux*, Paris, Seuil.
- Strawson, P. F. (1959). *Individuals*, Londres, Routledge. Trad fr. de A. Shalom & Paul Drong, *Les individus*, Paris, Seuil, 1973.
- Strawson, P. F. (1966). *The bounds of Sense*. Londres, Methuen.